Document generated on 10/11/2024 11:29 p.m.

Circuit
Musiques contemporaines

Logique de l'archipel : insulaire et interrelié (démarche d'artiste)
Archipelago Logic: Offshore, Inter-Connected (Artist Statement)

Paul D. Miller, alias DJ Spooky and Simon Brown

Volume 25, Number 2, 2015

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1032935ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1032935ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

1183-1693 (print)
1488-9692 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Miller, P. D. & Brown, S. (2015). Logique de l'archipel : insulaire et interrelié (démarche d'artiste). *Circuit*, *25*(2), 52–63. https://doi.org/10.7202/1032935ar

Article abstract

In this new translation of an artist's statement accompanying a sound installation at the Maldives pavillion in the Venice Biennale in 2013, the electronic music producer and author DJ Spooky offers a meditation on cartography, the concept of island and on the contemporary problems associated with islands, including ecological threats and off-shore tax havens.

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2015

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Portrait de Paul D. Miller (alias DJ Spooky) © Danielle Levitt.

DOCUMENT

Logique de l'archipel : insulaire et interrelié (démarche d'artiste)

Paul D. Miller, alias DJ Spooky

(traduit de l'anglais par Simon Brown)

L'exposition du Pavillon des Maldives de la Biennale de Venise de 2013 a été organisée par le collectif Chamber of Public Secrets (CPS)*, qui invita 23 artistes à collaborer à un «* eco-aesthetics space, a platform for environmental campaigners, artists and thinkers[1]. *» Parmi eux figurait le platiniste et auteur DJ Spooky, qui, pour l'occasion, a composé* Tides and Tarrif : Maldives Adagio, *une œuvre consistant en une mise en son de données mesurant les marées qui entoure l'archipel des Maldives, confiée aux instruments d'un quatuor à cordes*[2]. *Le document qui suit est une traduction inédite du texte rédigé par DJ Spooky qui accompagnait sa contribution.*

1. « Curatorial Statement », <http://maldivespavilion.com/blog/curatorial-statement> (consulté le 26 mai 2015). Notez que toutes les références ont été ajoutées par le traducteur ou la rédaction.

2. Un extrait peut être entendu ici : <www.djspooky.com/media/Ocean_Gyre_Sonification_1.mp3> (consulté le 26 mai 2015).

THE TIDE AND TARIFF INITIATIVE

Présentée à la 55e Biennale internationale de Venise – Pavillon des Maldives

> *Peu à peu, j'ai découvert que la ligne de partage entre le bien et le mal ne sépare ni les États, ni les classes, ni les partis, mais qu'elle traverse le cœur de chaque homme et de toute l'humanité.*
> *Cette ligne est mobile, elle oscille en nous avec les années*[3].

3. Soljenitsyne, 1974, p. 459.

Pourquoi les îles ? La réponse est simple : là où terre et mer se rencontrent émergent les paradoxes. Quand on pense à l'« idée » d'une île, la première chose qui vient à l'esprit est la géographie. Dans l'imaginaire populaire, l'île est un lieu isolé, éloigné du centre des continents qui ne sont pourtant pas si loin, en marge des courants reliant les nombreux contextes spatiopolitiques qui définissent les rapports entre la partie et le tout. Les îles sont des métaphores des réseaux qui relient les faits physiques de quelques prétentions cartographiques – elles sont de l'ordre du mythe : naufragés, colons, indigènes, prisonniers –, et ce, à l'instar du métarécit de l'expansion colonialiste des

derniers siècles. Autrefois, à l'extérieur de la limite du territoire connu, les cartographes écrivaient les mots « *Hic sunt dracones* » – « ici sont des dragons ». Sur la mappemonde contemporaine, on pourrait plutôt apposer l'inscription « ici il n'y a pas de signal GPS ».

Depuis plusieurs années, je visite et j'explore des îles telles que Vanuatu et Nauru en Océanie, l'île de l'Éléphant, au large de l'Antarctique, Zanzibar, dans l'océan Indien, et le Svalbard, un archipel de l'océan Arctique. Ces îles, pourtant radicalement dissemblables, font toutes partie des mêmes systèmes planétaires. Les îles sont ces points qui relient les trajectoires de vol, des points que l'historienne de l'art, graphiste et typographe Judith Schalansky nomme les « points scéniques » de la mappemonde. Cette appellation fait écho au nom originel de l'atlas occidental, le *Theatrum orbis terrarum* – « le théâtre du globe terrestre ». Dans son fascinant livre, l'A*tlas des îles abandonnées*, Schalansky explore l'idée de l'archive-archipel dans une perspective axée sur l'imaginaire (elle n'a visité aucune des îles qu'elle décrit)[4]. Des liens intéressants peuvent être établis avec le dernier roman d'Aldous Huxley, *Île* (1962), qui se déroule en Océanie, sur l'île fictive de Pala. « Les hommes qui voyagent de long en large sont devenus les monstres qu'ils avaient eux-mêmes chassés de la carte », écrit Schalansky[5].

4. Voir Schalansky, 2010.

5. *Ibid.* (notre traduction).

C'est ce type d'inférences que je voudrais invoquer dans ce texte. Comme le dit un des personnages principaux dans le roman de constructions, conspirations et naufrages de Huxley : « les indigènes et les colons, les étrangers et le paysage médiatique qu'ils apportent sont tous hyperliés ». Un autre, le Dr Robert, en parlant des activités import-export de l'île de Pala, déclare :

> [Nous] avons toujours choisi d'adapter notre économie et notre technologie aux êtres humains – et non nos êtres humains à l'économie et à la technologie de quelqu'un d'autre. Nous importons ce que nous ne pouvons fabriquer ; mais nous fabriquons et nous importons seulement selon nos moyens. Et nos moyens sont limités, non pas seulement par nos réserves de livres, de marks ou de dollars, mais aussi et essentiellement – *essentiellement*, insista-t-il – par notre désir d'être heureux, notre ambition de devenir des hommes accomplis[6].

6. Huxley, [1962]1963, p. 172.

Le sociologue Marcel Mauss, auteur du terme « l'économie du don », était fasciné par la culture de l'Océanie, particulièrement par le concept du *hau* dans la culture Maori, où les objets disposent de caractéristiques inhérentes qui peuvent être évoquées et transférées à l'intérieur d'un système d'objets. Il s'intéressait aussi au *mana* dans la culture polynésienne – l'essence des relations de pouvoir qui se basent sur le don. Mauss affirme que « la nature et l'intention des contractants, la nature de la chose donnée sont indivisibles[7]. » Cette indivisibilité est due au caractère profondément social de la

7. Mauss, [1923-1924]2002, p. 84.

réciprocité – au moment de l'échange, le social s'inscrit dans l'objet échangé et devient partie intégrante de sa *choséité*, tout comme les métadonnées dans le domaine numérique – les informations sur l'information. Par extension, l'objet porte toujours en lui le potentiel d'acquérir cette qualité de réciprocité ; il est intrinsèquement social, de même que l'espace qu'il occupe. Voici alors un lien avec l'architecture.

Dans notre culture occidentale d'échange de données, d'idées – de tout, en fait –, c'est cette logique du don qui est discrètement à l'œuvre. Pour Mauss, l'idée de l'île – la géographie, l'espace, le lieu – influe sur ce qu'il appelle « la prestation totale » ou « le fait social total ». Autrement dit, l'île est un endroit d'intense compression et de transformation dialectique. Les réseaux interinsulaires sont la thématique principale des textes qui apparaissent dans cette publication[8].

En voici un exemple. Superposons une métaphore à une autre : un pied cube d'eau pèse 62 livres ; un pied cube d'air pèse environ 0,75 livre. Autrement dit, nous sommes obligés d'équilibrer constamment les pressions internes et externes qui agissent sur nous – voilà notre métaphore. Si l'on transpose cela dans le domaine numérique, le corps devient une sorte de membrane intermédiaire qui stabilise les forces intérieures et extérieures qui nous entourent à tout moment. Environ 90 % de la masse corporelle est composée d'eau : 60 % du corps comme tel, 70 % du cerveau, 90 % des poumons. En poursuivant la métaphore filée, les liens reliant le corps, la perception et l'environnement commencent à se révéler.

Nous vivons et circulons dans un environnement éminemment poreux, perméable et informe. Cette façon de voir ce que Mauss appelait les « techniques du corps[9] » trouvera plus tard un écho dans les « habilités » (*habilitas*[10] en latin) développées par des théoriciens tels que Norbert Elias et Pierre Bourdieu pour en arriver au concept d'*habitus*. Dans le cadre de cette édition de la Biennale de Venise, j'adopte, pour ma part, une définition large de l'*habitus* afin d'explorer une collection d'idées qui, selon Derrida et Elias, sont des éléments culturels « non discursifs » regroupant les gens en collectivités ou en groupes esthétiquement reliés. Ces éléments incluent des schémas implicites (utilisation d'objets distribués, choix de logiciels, etc.), des modes comportementaux (cellulaire ou ligne fixe, logiciels gratuits, protégés ou libres – ce qui nous amène à une idée contemporaine du don, telle que le libre échange de logiciels), ainsi que des styles et habilités de « techniques du corps ». Le rapport entre contexte et contenu devient complexe : quand il est question du corps, l'*habitus* génère une tension ambiguë dans la façon dont l'intérieur et l'extérieur du corps sont liés. Imaginons maintenant une

8. [ndlr] L'auteur réfère ici à la publication originale de la Biennale de Venise rassemblant les différentes contributions du Pavillon des Maldives (Maretti Editore, 2014). Voir : <http://maldivespavilion.com/blog/maldives-pavilion-the-book> (consulté le 26 mai 2015).

9. Voir Mauss [1934]2002, en ligne.

10. [ndlr] *Habilus* dans le texte original.

transposition de la métaphore de l'*habitus* vers l'architecture et le design. Sur le plan géographique, l'archipel des Maldives est le reflet parfait de ces questions.

Dans l'essai qui accompagne l'exposition *Hyperlinks : Architecture and Design* (2011)[11], les commissaires Zoe Ryan et Joseph Rosa font un lien entre le processus et un « réseau de signes » afin de créer un pont entre « l'informatique dématérialisée » et la façon dont les pratiques actuelles évoluent dans leur domaine. Les commissaires organisèrent une exposition qui incluait des architectes et designers tels que Martin Baas, Florencia Pita, Rafael Lozano-Hemmer, Shigeru Ban, Greg Lynn, Emergent Architecture et d'autres, dans le but de s'inscrire dans la mouvance sociale actuelle qui incarne le désir « d'aller au-delà des objets isolés dans le paysage et de mettre de l'avant des réponses innovatrices dépassant les définitions de l'espace architectural du passé ».

11. Voir Rosa et Ryan, 2011.

Cette exposition a apporté aux pratiques d'architecture et de design une ouverture du dialogue sur les espaces hétérogènes. Elle a exploré les processus algorithmiques qui dévoilent les liens morphologiques et topologiques existant entre les objets (ce qui soulève les questions de l'informatique dématérialisée et de l'informatique en nuage). L'exposition a également souligné la remise en question récente de la « dimensionnalité » en architecture et en design – la suite logique de l'abandon au siècle dernier des normes qui déterminaient jadis notre perception de l'espace et du temps. Dans ce texte – en me servant de métaphores comme celle du réseau en étoile –, je recherche davantage de liens entre l'idée de l'île et la façon dont les réseaux reflètent l'environnement physique et peuvent être mis en corrélation avec quelques-unes des problématiques soulevées par notre façon de vivre dans un monde à présent « hyperlié » et « hyperbranché ».

Sortons maintenant des champs de la métaphore et de la matière pour nous diriger vers le domaine de l'architecture. En 1983, Christo et Jeanne-Claude recouvrent onze îles de la baie de Biscayne, près de Miami, avec deux millions de mètres carrés de tissu polypropylène rose. D'un seul coup, ces îles devenaient à la fois espaces et objets. Ce genre d'entreprise a inspiré mon projet *Tide and Tariff* en suscitant des interrogations telles que : « qu'arrive-t-il quand on base une composition sur le mouvement des courants parmi les îles d'un archipel ? »

Selon l'article 121 de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer, une île est définie comme suit :

Régime des îles :

1. Une île est une étendue naturelle de terre entourée d'eau qui reste découverte à marée haute.
2. Sous réserve du paragraphe 3, la mer territoriale, la zone contiguë, la zone économique exclusive et le plateau continental d'une île sont délimités conformément aux dispositions de cette Convention applicables aux autres territoires terrestres.
3. Les rochers qui ne se prêtent pas à l'habitation humaine ou à une vie économique propre n'ont pas de zone économique exclusive ni de plateau continental[12].

12. Extrait du texte officiel de la Convention des Nations Unies sur le droit de la mer (1982, en ligne).

Le plan d'action Agenda 21 de l'ONU a été adopté au Sommet de la Terre de Rio de Janeiro en 1992. Ce plan, avec le Programme d'action de la Barbade pour le développement durable des petits états insulaires en développement, constituait un manifeste sur les droits des îles d'une importance majeure – mais fut peu considéré par le reste de la planète.

Dans le domaine de la géopolitique, l'île est un lieu de paradoxes. Pour cette édition de la Biennale de Venise, je voudrais examiner quelques-uns des thèmes qui lient des endroits aussi différents que Nauru et Vanuatu aux problèmes plus dynamiques et urgents propres à notre époque d'hypermondialisation et d'hyperinterconnection. Quand il est question des processus dialectiques qui provoquent la collision des terres « extraterritoriales » et de l'océan, le lieu commun « personne n'est une île » vient à l'esprit. Entourées d'eau, les îles incarnent quelques-unes des idées présentes dans la conception originelle du terme *utopos*, une combinaison des mots signifiant « nulle part » et « bon lieu » en grec ancien, la racine commune étant *topos*. Le rôle joué par l'endroit – le lieu et le territoire – devient plus flou quand l'État-nation se mêle de la question des îles. Ce rôle est ambigu dans la mesure où il détermine notre façon de percevoir la genèse de l'État-nation, mais aussi dans la manière dont celui-ci façonne notre perception des structures qui sous-tendent nos *a priori* sur ce que les économistes appellent maintenant les cultures et territoires « offshore ». Il en va de même pour la capacité qu'ont les objets de notre vie quotidienne de se rejoindre et de mettre à jour les données qu'ils comportent à tout moment. Dans ce contexte, où l'idée de l'île devient beaucoup plus abstraite, ce sont les réseaux – neuraux, biologiques, cybernétiques et sociaux – qui assurent l'unité de cette conception numérique de l'île. Le suffixe « nésie » vient du mot « nesia » qui, en grec ancien, signifie « îles ».

Mélanésie signifie « îles des noirs »,
Micronésie signifie « petites îles »,
Polynésie signifie « nombreuses îles »,
Indonésie signifie « îles indiennes » (l'Indonésie s'appelait autrefois l'Archipel indien).

Il n'est donc pas surprenant que les mots architecture et archipel partagent également une racine commune : le mot archipel vient du grec ἄρχι, arkhi (chef) et πέλαγος, pelagos (mer).

Au moment où Thomas More écrivait son célèbre livre *Utopia*, en 1516, le projet européen de colonisation mondiale, alors à ses débuts, a donné lieu à un élan culturel, économique et technologique de plusieurs siècles, qui cède cependant la place à des constructions corporatives qui se retrouvent héritières de quelques rôles qu'ont joués les États-nations par le passé. Mais d'autres dimensions, plus obscures – comme l'instauration de la première bourse et la mise sur pied, en 1602, de la première société par actions multinationale, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales – auront probablement, dans les siècles à venir, un impact plus important sur l'humanité que le modèle traditionnel de l'État-nation.

Les utopies ne fonctionnent jamais vraiment. Dans la pratique, leur bilan est plutôt décevant. Cependant, les écosystèmes artificiels – ces réseaux qui soutiennent et transforment la productivité humaine et dont le fonctionnement dépasse le cadre de la société comme telle – constituent un mode bien plus fondamental de création de valeurs. Cela se reflète dans la manière dont l'architecture répond à l'adage « la finance induit la fonction[13] ».

13. « *Finance forms function* ».

Le 19 juillet 1836, Charles Darwin arrivait sur l'île de l'Ascension où, semant et plantant graines et plantes cueillies au cours de son long voyage intercontinental, il créa l'un des premiers écosystèmes artificiels. Dans l'idée d'instaurer sur cette île isolée un amalgame de tous les grands écosystèmes mondiaux, Darwin et des membres de la Royal Navy ont établi en quelques décennies ce qui allait devenir la forêt nationale de la Montagne verte, soit le premier écosystème artificiel moderne. À l'origine, l'île de l'Ascension était un désert aride dû à la présence d'alizés secs en provenance du sud de l'Afrique, des courants océaniques et de sa position sur un foyer de mouvement des plaques tectoniques appelé « dorsale médio-atlantique ». Celle-ci est une chaîne de volcans sous-marins formée par la collision des plaques tectoniques eurasiatique, nord-américaine, africaine et sud-américaine. L'expérience de Darwin constituait une exploration atypique des effets de réseau utilisés à bon escient : les forêts ainsi créées ont attiré plus d'humidité des courants atmosphériques, permettant ainsi au sol, par l'entremise des arbres, de s'hydrater. La combinaison de cette hydratation et des fragments d'écosystèmes introduits par Darwin ont donné naissance au premier écosystème recombinant[14].

14. Voir Darwin, 1979.

L'obtention d'une « masse critique » de matières biologiques et « l'amplification » de ses effets naturels trouvent écho dans les théories d'« effets de

réseau » numérique, telles qu'élaborées par des informaticiens et théoriciens comme Theodore Vail, Robert Metcalfe et Rod Beckstrom. L'effet de réseau est une rencontre entre le réseau, la connectivité et l'écosystème dans un contexte où la « production culturelle des valeurs » peut donner lieu à une conflictualité. Aujourd'hui, cet effet est à l'œuvre dans plusieurs aspects de la vie, du modèle du réseau en étoile utilisé dans l'industrie aérienne et du transport, au concept de nœud et aux pratiques de calcul distribué en informatique – il s'agit de l'*habitus* numérique contemporain.

L'élément central de nombreuses versions modernes de l'utopie est la transformation, non seulement du monde extérieur, mais aussi de l'être humain comme tel – ce qui s'est avéré, en réalité, presque impossible à effectuer. De ces tentatives de gouvernance utopique, les pires sont devenues les expériences d'ingénierie sociale modernes que l'on connaît – la collectivisation de l'industrie et de l'agriculture dans l'Union soviétique, le programme racial du Troisième Reich, la grande révolution culturelle chinoise – et, face aux inévitables résistances, ont mené à la répression et l'extermination à grande échelle. Ces expériences ont mis en doute les fondements de l'utopie en tant que programme politique, mais l'idée d'une île éloignée de la règlementation fait toujours rêver – un *u-topos* qui, dans les faits, est à l'origine de bien des problèmes du monde moderne. La cartographie du fonctionnement de l'extraterritorialité de la mappemonde moderne, informée largement par le capitalisme, soulève bien des paradoxes. Par exemple, un pays aussi pauvre que le Libéria est la superpuissance mondiale du transport maritime – une bonne partie des cargos du commerce international arbore son pavillon ; les îles Caïman sont considérées comme le cinquième plus grand centre financier au monde ; les enclaves comme Zurich et Luxembourg sont de vénérables centres bancaires *offshore* ; et la liste continue. Les économistes estiment que plus de la moitié du stock mondial d'argent passe par les paradis fiscaux.

La logique de l'univers *offshore*, où milliardaires et multinationales errent à la recherche d'avantages fiscaux « compétitifs », est profondément ambiguë. Il s'agit d'une logique de l'archipel, qui ébranle nos idées reçues sur le rôle du pouvoir et de la finance et qui, surtout, montre que nos définitions de la connexité doivent évoluer afin de se mettre au diapason de la transformation englobante des rapports traditionnels que nous entretenons avec les différentes formes territoriales engendrées par la technologie contemporaine. Dans cette logique doivent également être pris en compte les nouveaux enjeux spatiotemporels, le rôle de l'hypercapitalisme et la façon dont les technologies de l'information ouvrent la porte à une transition vers les médias web et la finance virtuelle. Les lois de bon nombre de paradis fiscaux sont

conçues pour « attirer le capital » avec des incitations et des règles comptables et fiscales spéciales qui incarnent les plus obscurs mécanismes contrôlant la circulation monétaire. La façon dont l'argent influence l'architecture est similaire.

De la Principauté du Liechtenstein aux îles Caïman, dans l'état insulaire de Nauru et sur l'île de Man, les paradis fiscaux offrent des taux d'imposition peu élevés, une règlementation et une application des lois laxistes, ainsi qu'un engagement de stricte confidentialité à l'égard des individus et des sociétés. Il est clair que, malgré des conséquences d'apparence mineures sur le plan individuel, l'ensemble de ces paradis fiscaux a un impact très important à l'échelle de l'économie mondiale.

Avec 13 mille milliards de dollars en richesse individuelle – l'équivalent du PNB annuel des États-Unis –, les paradis fiscaux, abritant les sièges de deux millions d'entités corporatives et la moitié des organismes de prêt internationaux, faussent énormément la distribution des coûts et bénéfices de la mondialisation, et ce, au détriment des économies en voie de développement.

Quel est le lien avec l'architecture ? La finance façonne et forme les structures. La fonction définit la forme. Le commerce, l'investissement et la finance jouent un rôle tout à fait productif au sein de l'économie mondiale. Cependant, une très grande partie de la circulation des capitaux est associée au blanchiment d'argent, à l'évasion fiscale, et le pillage des actifs des pays les plus pauvres. Voilà ce qui régit la vie moderne – les dimensions cachées du capital.

En voici quelques exemples : l'île d'Hashima rendue inhabitable par l'exploitation des ressources minières, l'hyperdéveloppement et l'écodestruction menés par la corporation Mitsubishi ; Saadiyat, une île artificielle au large d'Abou Dabi conçue comme un complexe touristique ; les points d'accès WI-FI ; les îlots de chaleur urbains ; « The World », l'archipel dubaïote créé par la société immobilière Nakheel avec 34 millions de tonnes de terre et qui comprend 300 îles artificielles reproduisant la mappemonde du dernier siècle. Tous ces exemples démontrent l'héritage de la « connexité » du XXe siècle, un phénomène qui a redéfini les rapports entre l'économie, la technologie et l'art. Cette métaphore vaut également, de façon encore plus évidente, pour les villes-archipels de New York et Venise.

Claude Shannon, le fondateur de la théorie de l'information – branche moderne des mathématiques qui a donné lieu au développement de l'Internet comme système de distribution des données – a écrit dans les années 1940 que « l'information est la solution à l'incertitude[15] ». Dans l'univers actuel du capital polyvalent – économique, social et politique –, l'idée de l'île est

15. Voir Shannon, 1948.

d'autant plus signifiante qu'elle résonne avec notre vision des concepts, la manière dont ils sont reliés au domaine théorique de l'architecture. Selon le répertoire des îles de l'ONU, celles-ci peuvent être catégorisées en fonction de leurs caractéristiques géographiques et géologiques. Il est cependant possible d'élargir la définition pour inclure les zones économiques spéciales, les quartiers d'affaires, et même les parcs technologiques, comme c'est le cas de Saadiyat, « l'île du bonheur », dont l'architecture a été conçue par Tadao Ando, ou de Durrat Al Bahrain, la plus grande île artificielle à Bahreïn, après les îles Amwaj. Durrat Al Bahrain est une série de 13 îles artificielles ayant une superficie totale de plus de 20 millions de mètres carrés. Les formes de ces îles – en poissons ou croissants – sont censées représenter les géométries sacrées des traditions religieuses de la région. Leur fonction principale est cependant de constituer une destination touristique et financière, avec son hôtel cinq étoiles, son vaste terrain de golf, ses 12 ponts et la marina construite par les sociétés Durrat Khaleej Al Bahrain et Tameer, un des plus importants promoteurs immobiliers du golfe Persique. Ce développement immobilier est le premier d'une telle envergure au Moyen-Orient.

La boussole du capitalisme moderne peut indiquer bien des directions. Son aiguille est attirée non seulement par les centres financiers et de pouvoir, mais aussi par les recoins les plus retirés des « zones » économiques – des endroits autrefois considérés trop lointains par les diverses nations continentales participant au jeu du colonialisme.

Ce numéro de *Volume*[16] ne traite pas uniquement de l'impact de la technologie et de la finance sur les grands problèmes de notre époque, mais aussi de l'influence de celles-ci sur l'architecture contemporaine, à travers des exemples comme la région chinoise semi-autonome de Macao ; le projet MOSE à Venise, qui a pour but de réguler les inondations provoquées par la fonte des banquises polaires ; les « paradis de données » comme Sea Land ; les micronations comme l'Insulo de la Rozoj (l'île aux roses, en espéranto) ; les entreprises à caractère artistique comme *Primal Rhythm*, une installation sur les îles Miyako (Okinawa) de l'artiste japonaise Mariko Mori ou *The Land*, de Rirkrit Tiravanija ; ainsi que des projets architecturaux comme *Arcosanti*, de Paolo Soleri. Les textes que j'ai réunis pour ce numéro examinent, d'une part, ces espaces soutenus par le système étatique mais dérégulés sur le plan juridique, qui ont été créés pour servir les intérêts de la finance internationale (les paradis fiscaux, les zones franches, les pavillons de complaisance, le commerce électronique) et, d'autre part, les intersections de ces derniers avec la technologie, l'art contemporain et les médias numériques. Il est autant question d'art, de musique et d'architecture que d'économie et de technologie.

16. [ndlr] L'auteur réfère ici à la publication originale.

Une cartographie du capital contemporain et de son rapport avec les espaces connexes de l'État-nation moderne serait étrange et complexe. Des pavillons de complaisance marquent le point de rencontre entre l'État-nation et la technologie : selon cette logique renversée, un pays aussi pauvre que le Libéria, en guerre civile constante, est la superpuissance mondiale du transport maritime ; les îles Caïman sont le cinquième plus grand centre financier au monde ; Zurich est un centre d'activité bancaire *offshore*. Les économistes estiment que les paradis fiscaux abritent au moins la moitié de l'argent de la planète. La logique glissante du monde *offshore* – là où milliardaires et multinationales errent à la recherche d'avantages fiscaux – remet en question bon nombre de nos idées reçues sur le pouvoir et l'économie.

Les balbutiements de l'économie *offshore* ont eu lieu à la fin du XIXe siècle ; elle s'est développée pendant l'entre-deux-guerres pour ensuite entrer dans une phase d'expansion fulgurante dans les années 1970. L'économiste Ronen Palan croit que cette économie hors frontières est à présent en train de créer un nouveau marché de la souveraineté – les acteurs étatiques ont découvert que le pouvoir d'écrire des lois peut devenir un actif commercialisable. Palan affirme que cette marchandisation de la souveraineté mine la légitimité des États-nations et engendre une nouvelle forme de capitalisme nomade sur les océans d'information dans lesquels nous naviguons quotidiennement. Nous aurions avantage à tirer une leçon de l'histoire récente de l'archipel dubaïote « The World », où les allégations selon lesquelles ses îles artificielles sont en train de couler engendrent de nombreuses poursuites judiciaires. Il nous serait également profitable de réexaminer sérieusement les liens qui existent entre l'économie, l'architecture et les flux et reflux qui ont inspiré cette métaphore propre au XXIe siècle, selon laquelle des courants nous portent à travers les océans de l'information.

Pour conclure, je voudrais emprunter un « échantillon » du poème en prose de John Donne, *Méditations en temps de crise*, écrit en 1624 :

> Nul homme n'est une île, complète en elle-même ; chaque homme est un morceau du continent, une part de l'ensemble ; si un bout de terre est emporté par la mer, l'Europe en est amoindrie, comme si un promontoire l'était, comme si le manoir de tes amis ou le tien l'était. La mort de chaque homme me diminue, car je suis impliqué dans l'humanité. N'envoie donc jamais demander pour qui la cloche sonne : elle sonne pour toi[17]…

17. Donne, [1624]2002, p. 71-72.

BIBLIOGRAPHIE

Batycka, Dorian *et al.* (dir.) (2014), *Portable Nation : Disappearance as Work in Progress – Approaches to Ecological Romanticism*, catalogue de la 55e Biennale internationale de Venise – Pavillon des Maldives, Falciano, Maretti Editore.

Convention des Nations Unies sur le droit de la mer (1982), avec annexes, acte final et procès-verbaux de rectification de l'acte final en date des 3 mars 1986 et 26 juillet 1993, conclue à Montego Bay le 10 décembre 1982, <www.un.org/depts/los/convention_agreements/texts/unclos/unclos_f.pdf> (consulté le 30 avril 2015).

Darwin, Charles (1979), *The Beagle Record : Selections from the Original Pictorial Records and Written Accounts of the Voyage of HMS Beagle*, Cambridge, Cambridge University Press.

Donne, John ([1624]2002), *Méditations en temps de crise*, trad. F. Lemonde, Paris, Payot & Rivages.

Huxley, Aldous ([1962]1963), *Île*, trad. M. Treger, Paris, Plon.

Mauss, Marcel ([1923-1924]2002), *Essai sur le don : forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, version numérique de Jean-Marie Tremblay, coll. « Les classiques des sciences sociales », <http://classiques.uqac.ca> (consulté le 21 mai 2015).

Mauss, Marcel ([1934]2002), *Les techniques du corps*, version numérique de Jean-Marie Tremblay, coll. « Les classiques des sciences sociales », <http://classiques.uqac.ca> (consulté le 26 mai 2015).

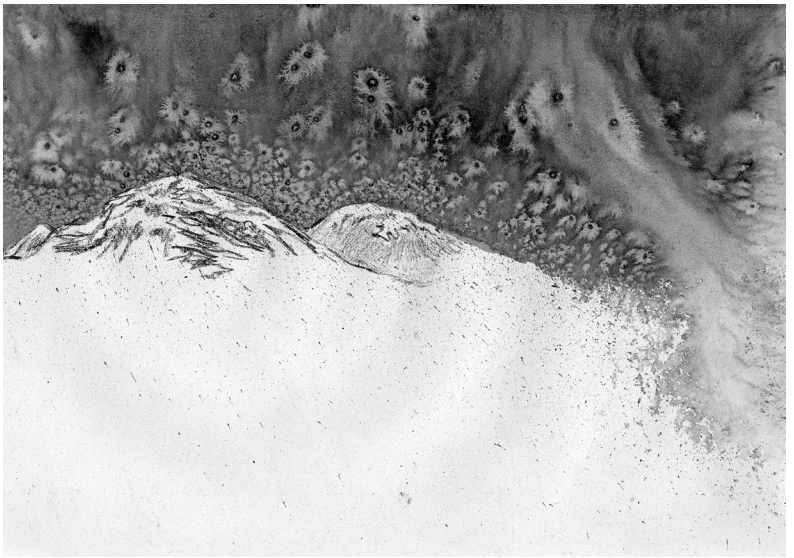
More, Thomas ([1516]1983), *L'utopie ou le traité de la meilleure forme de gouvernement*, éd. et trad. M. Delcourt, Genève, Librairie Droz.

Rosa, Joseph et Ryan, Zoë (2011), *Hyperlinks : Architecture and Design*, Chicago, Art Institute of Chicago.

Schalansky, Judith (2010), *Atlas des îles abandonnées*, Paris, Arthaud.

Shannon, Claude E. (1948), « A Mathematical Theory of Communication », *Bell System Technical Journal*, vol. 27, nº 3, p. 379-423.

Soljenitsyne, Alexandre (1974), *L'Archipel du Goulag*, Paris, Seuil.



Jim Holyoak, *Troll Bryster*, 2012. Graphite, encre et sel sur papier, 29 × 20 cm.